

fut mise en question ; elle fut repoussée par le général lui-même, qui sentait que cet acte de vigueur pourrait jeter du discrédit sur l'origine des pouvoirs de Maximilien, et serait infailliblement exploité par les partisans de Juarez. Le président du conseil de régence, homme sage et désintéressé, dévoué à son pays, dont il avait mal compris les aspirations, parce qu'il lui supposait des vertus dont il est incapable, marchait dans la route tracée par le général Bazaine. Le second membre du conseil, Salas, vieillard inoffensif, l'y suivait comme son ombre. Mais l'archevêque de Mexico, qui avait su capter la confiance des Tuileries, contrecarrait de parti pris toutes les décisions salutaires, en colorant ses actes d'opposition systématique des nuances les plus douces. Le général, usant de la même tactique et d'accord avec Almonte, sans éclat, sans secousse, avec une habile politesse, lui fit comprendre qu'il cessait de fait d'appartenir au conseil de régence. Mexico ne s'en aperçut que par la disparition du poste d'honneur affecté au palais épiscopal.

Cette fâcheuse influence de Mgr La Bastida une fois écartée, dès les premiers jours de novembre 1863, notre armée, dispersée à l'avance en vue d'un mouvement enveloppant, reçut le signal de s'ébranler dans plusieurs directions convergentes. Les généraux juaristes Uraga, Doblato, Negrete et Comonfort avaient reformé des corps d'armée pour la défense de la République. En six semaines, l'ennemi était culbuté par la rapidité de notre marche. Le drapeau franco-mexicain sillonnait tous les hauts plateaux, depuis Morelia jusqu'à San-Luis, villes que Marquez et Mejia conquéraient brillamment à la future couronne ; depuis Mexico jusqu'à Guadalarara où le général Bazaine, après six semaines de courses à

vol d'oiseau, entraît sans coup férir. Les lauriers de San-Lorenzo étaient encore verts. Partout à son approche l'ennemi lâchait pied. Ce fut une campagne toute de vitesse, de l'avis général, heureusement conçue, promptement terminée. Toutes les villes de l'intérieur, où nous reçûmes un accueil glacial, sauf à Léon, se prononcèrent peu à peu pour l'archiduc (dont plusieurs ignoraient même le nom), avec la même facilité qu'elles se seraient déclarées pour un autre candidat que nous aurions appuyé du même déploiement de forces. Au mois de février 1864, le général Bazaine rentrait de nuit avec sa seule escorte dans la capitale, surprise d'un si rapide retour. Sa présence y était nécessaire pour contrebalancer les intrigues du parti clérical et de l'archevêque, qui avait jugé convenable d'excommunier pendant son absence l'armée française. Ce prélat en fut quitte pour lui donner publiquement sa bénédiction.

Jamais, depuis 1821, date de son indépendance, des terres chaudes de l'Océan à celles du Pacifique, le Mexique n'avait joui d'un calme pareil à celui qu'il éprouva pendant les quatre mois qui suivirent cette campagne dans l'intérieur. Il y eut un moment de réaction favorable aux idées d'ordre et de bien-être qu'apportait avec elle l'armée française. Maximilien ne pouvait choisir un moment plus propice pour inaugurer son règne, s'il voulait rester sourd aux conseils de sa propre famille. Le général Bazaine avait fait beaucoup pour sa couronne.

Le 28 mai 1864, à la grande joie du cabinet des Tuileries, qui avait craint un instant, par suite des résistances de l'archiduc, de voir s'écrouler l'échafaudage qu'il avait élevé si laborieusement, les nouveaux souverains débarquèrent à la

Vera-Cruz. On sait qu'ils y furent mal reçus. Cette ville de négoce, habituée aux gros bénéfices et aux dilapidations des douanes, devait voir avec peine inaugurer une ère nouvelle qui s'annonçait morale et honnête. Isolés au débarquement, les souverains firent leur entrée à Mexico, suivis de toute une race qui leur faisait brillant cortège. C'était là le vrai peuple qui eût sauvé et soutenu l'Empereur, s'il l'eût connu et apprécié !

A la voix du clergé, qui se flattait que le passage de Maximilien par la capitale du Saint-Siège avait assuré gain de cause à ses injustes prétentions, les Indiens s'étaient levés en masse, déjà dévoués, mais attentifs, avides de voir tomber des lèvres impériales une promesse de liberté et de réhabilitation : ils s'en retournèrent désespérés dans leurs pauvres *anchos*.

Dès l'arrivée de Maximilien, un véritable parti impérialiste, sincère, plein d'enthousiasme, séduit par le charme personnel de leurs Majestés, se forma spontanément et librement. Il y eut une heure où l'Empire, quoique la tâche s'annonçât difficile et périlleuse, eut des chances sérieuses d'avenir. C'était une heure inespérée pour le Mexique. Ni le prince, ni les sujets ne surent en profiter. Malgré les efforts d'une compagne pleine d'illusions plus tard cruellement perdues et douloureusement payées, dont le nom laissera une trace lumineuse dans ce malheureux pays, Maximilien, qui n'osait pas ce qu'il voulait, a commis des fautes nombreuses, parce qu'avec son caractère chevaleresque et indécis, il a persisté à se croire assis sur un trône d'Europe. Il a succombé sous le budget dont le mirage l'avait ébloui du haut de son palais de Miramar. Sous son sceptre débonnaire,

toutes les mauvaises passions, avec leurs appétits, ont repris le dessus. Il oubliait que la trahison circule dans le sang du Mexique. Il fallait aux Mexicains un Louis XI ou un Cromwell, marchant droit à son but, songeant au pays avant de penser aux individus. Ce n'est pas armé du Bulletin des lois qu'il pouvait conquérir son royaume, mais bien toujours en selle, l'épée au côté. Il fallait parler aux yeux avant de s'adresser aux cœurs. L'Empire s'est atrophié faute de concentration, parce qu'il a voulu tout entreprendre en un jour. On civilise cent lieues carrées, où on peut appeler les bras, l'industrie et les bienfaits de la sécurité, mais on ne civilise pas des déserts ouverts à tous les vents. Aussi l'armée française s'est-elle usée glorieusement dans ces immensités, sans profit pour la couronne dont elle eût désiré la prospérité, ne fût-ce que par patriotisme, pour voir justifier les immenses sacrifices d'hommes et d'argent engloutis dans ce gouffre mexicain. Car Juarez, on doit s'y attendre, roulera avec le Mexique dans l'abîme que l'intervention a creusé à jamais entre les deux partis. Peut-être que, livré à lui seul, grâce à un instinct de conservation, ce pays encore dans l'enfance aurait pu se moraliser et se développer à l'école du malheur. La France ne s'est pas faite en un jour. Combien de siècles lui a-t-il fallu depuis Charlemagne pour secouer la barbarie et le fanatisme, enfin pour s'organiser, et au prix de quelles convulsions ? Nous sommes trop oublieux de l'histoire.

L'opinion publique s'est douloureusement émue de la discorde qui a éclaté la dernière année entre l'autorité impériale du Mexique et le commandement français. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, s'il est vrai que des instructions éma-

nées de Paris, et remontant déjà à une année, prescrivait d'obtenir de Maximilien une abdication presque forcée. Mais nous nous refusons à ajouter foi à un pareil bruit, dont la réalité serait si douloureuse. Cependant, il faut confesser que d'abord notre gouvernement a failli à ses engagements, en retirant ses troupes d'un seul coup et avant le délai fixé, devant les menaces des États-Unis; il laissait ainsi Maximilien brusquement désarmé. Il avait commis une faute en promettant la prolongation de son intervention qui devait cesser dès l'entrée dans Mexico; il en avait commis une nouvelle, en ne tenant pas sa parole. Malgré cela, le maréchal eût bien mérité de l'Europe en assumant sous sa responsabilité une mesure de rigueur exceptionnelle, qui eût soulevé des clameurs, mais qui eût été sanctionnée par la raison et l'humanité. Lorsque Maximilien, éperdu, s'est rendu à Orizaba pour rentrer en Europe, obéissant ainsi à l'appel suppliant de l'Impératrice désabusée, il s'est rejeté dans la mêlée parce que les cléricaux lui avaient offert des secours trompeurs en soldats et en millions. A ce moment suprême, où le prince généreux se laissait pousser par son honneur dans un précipice entr'ouvert sous ses pas, évident pour tous les yeux, il eût été généreux d'enlever de vive force le compagnon de notre fortune devenue mauvaise, et de le rendre malgré lui à l'Autriche et à une princesse digne de tous les respects que méritent une grande infortune comme un beau caractère. On eût évité à Juarez et à l'Europe une lamentable catastrophe, qui a fait crier toutes les fibres humaines, jusqu'à imposer silence au langage de la froide raison. Triste dénouement de ce grand drame, dont les pages sont sanglantes ! Le 19 juin, sur le cerro de *la campana* qui domine

Queretaro, Maximilien a péri à sept heures du matin sous les balles qui frappaient en même temps ses généraux, Miramon, ancien président de la République, et Mejia, le premier général du Mexique, mort fidèle à son parti. Il y avait juste dix ans que le colonel Mejia entra en triomphateur à Queretaro ! Marquez, qui défendait Mexico, a capitulé le 21. « Le 27 juin, » annonce le *Moniteur* lui-même, « Vera-Cruz a été occupée sans désordres, et les troupes étrangères ont pu s'embarquer sans être inquiétées. » Les libéraux n'ont donc pas commis les excès qu'on redoutait, et, en trois mois, l'autorité de Juarez, réputée impuissante, s'est affirmée de nouveau sur tous les points du territoire mexicain. Il faut aujourd'hui reconnaître que ce gouvernement fugitif disposait de la majorité de l'opinion publique, puisqu'il a su trouver une armée du jour où nos soldats ont cessé de prendre part à la lutte. Juarez vient d'être réélu président. Là, à défaut d'autres griefs, serait la condamnation de cette longue expédition, que la liberté de la presse française aurait certainement modérée, sinon empêchée.

Maximilien est tombé sous le coup du décret d'octobre 1865 qu'il avait signé et lancé contre tout homme pris les armes à la main, décret qui répugnait à sa nature généreuse, mais issu fatalement des flancs de la guerre civile. En vertu de ce terrible décret, les généraux réguliers Arteaga et Salazar furent passés par les armes. La violence appelle les représailles ! Le cœur se serre à cette pensée poignante que le condamné de sang royal n'a pas eu la consolation d'échanger un dernier regard avec son auguste compagne ; les adieux suprêmes des deux généraux juaristes ne sont pas moins touchants. Qu'une sainte pitié jette le même crêpe funèbre sur

ces trois tombes, où reposent assurément les victimes de grands sentiments. Maximilien a payé de son sang sa confiance dans l'appui de notre gouvernement, son dévouement stérile, mais sincère, à son peuple d'adoption; Arteaga et Salazar sont tombés en soldats disputant le sol national à l'invasion. Juarez a certes perdu une grande occasion d'étonner l'Europe par un acte de clémence, signe caractéristique des forts, qui l'eût réconcilié avec les cours de l'Europe; mais, à coup sûr, cet acte de clémence n'eût pas sauvé la vie à Maximilien, et l'eût coûtée à Juarez. Qui connaît le pays et ses passions sauvages, arrivées ces derniers temps au paroxysme, n'en peut douter un seul instant.

IV

Aujourd'hui, où nous possédons les documents relatifs à la dernière année du règne de l'empereur du Mexique, nous allons en retracer l'histoire, et, à l'aide de certitudes, imposer silence aux commentaires. La discipline repoussait ce soupçon que le maréchal de France, honoré à juste titre de la confiance de l'Empereur jusqu'au terme de l'évacuation, et dont les actes, pendant cette dernière période, ont donné lieu à mille appréciations diverses, eût fait exécuter d'autres ordres que ceux qui émanaient directement du souverain. Il importait donc fort à la dignité de notre gouvernement de démontrer, dans des publications plus sérieuses que les paroles de M. Rouher, que, dans l'espoir de réorganiser à la hâte un nouvel ordre de choses et en vue de prévenir les désordres profonds qui allaient succéder à notre évacuation, il n'avait pas conspiré la chute de Maximilien après avoir conspiré son élévation. Puisqu'il a gardé le silence, nous voulons dire la vérité. Cette étude historique a surtout pour but de préciser